

Un amour de saison

Benoit Virole

Pour leur premier rendez-vous amoureux, Bernard et Solène se retrouvèrent au *Latino*, un bar nouvellement ouvert dans le quartier des Halles. Ils s'assirent à une table isolée devant une immense lithographie de Lichtenstein - une larve unique perlant sous l'œil d'une blonde au regard trouble. Solène parla d'elle, Bernard l'écouta et prit un whisky coca, touché, jusqu'à l'excitation légère, par la grâce de cette fille au sourire inquiet. Elle lui raconta son amour du théâtre, son désir de devenir actrice. Bernard, séduit, écoutait, souriait, approuvait. La différence entre le psychanalyste à l'âge mûr et aux positions sociales confirmées et la jeune intermittente du spectacle était si grande qu'elle aurait du suffire à flatter la vanité de Bernard. Mais Solène admirait vraiment Bernard. Elle le complimenta sur son dernier livre sur *l'amour de transfert* - elle semblait l'avoir vraiment lu - et loua son indépendance d'esprit. Bien qu'il fût averti de l'idéalisation habituelle dans les premiers rapports entre les hommes et les femmes, Bernard se laissa prendre au jeu de l'excitation des vanités et tomba amoureux. Toute femme est un univers. Bernard décida d'explorer l'univers Solène. Il commença par la périphé-

rie, les goûts, les couleurs, les opinions et parvint, sans trop se donner de peine, aux confidences amenant au premier baiser. En amour, Bernard pensait avoir l'ascendance d'un homme d'expérience. Solène, ne cédant en rien sur ce terrain, prit l'initiative de la jouissance des corps. Elle fut exagérément inventive. Bernard soupçonna une expérience libertine mais il fut fier comme Artaban d'avoir une jeune maîtresse. Ils passèrent des heures à bavarder, à boire des *Mojitos* et à s'embrasser, puis le lendemain à bavarder, à boire des *Mojitos* et à s'embrasser. Bientôt, ils prirent l'habitude de se donner rendez-vous au *Bonheur contemporain*. Le nouveau magasin du quartier Saint-Germain venait ouvrir ses portes et son inauguration avait attiré toute la presse curieuse de voir l'élégance d'un mariage réussi entre l'Art et le Commerce. Sur trois étages, le magasin proposait des boutiques aux prix calculés pour être à la limite du pouvoir d'achat de la jeune bourgeoisie parisienne. Un jour, entre les boutiques où des artistes contemporains exposaient leurs œuvres, Solène tomba en extase devant une sculpture réalisée par un artiste australien représentant une voiture grandeur nature dont une moitié latérale avait été déformée par la flamme d'un chalumeau. Solène tourna autour de l'œuvre excitée par l'effet étonnant d'un objet commun devenu étrange. Bernard fut plus circonspect. Il vit dans la destruction partielle de l'objet la tentative de l'artiste d'échapper à l'impuissance créatrice et trouva de très mauvais goût l'alliance du sculpteur avec le boutiquier ! Il en fit part à Solène. Elle eut une parole cruelle sur son âge et son incompréhension de l'esprit du temps. Ce jour-là, ils étaient passés à l'épicerie anglaise acheter des hors d'œuvres « ethniques » pour leur dîner d'amoureux. En sortant du Bonheur contemporain, Solène avait fini par trouver son manteau dans la vitrine d'un magasin, plus conventionnel, du boulevard Saint-Germain : Taille ? Cintrée. Couleur ? Jaune vif. Prix ? Considérable.

Un amour de saison

*

Solène jouait du théâtre dans une troupe amateur. Bernard l'accompagna dans les salles où l'on donnait du contemporain, assista à des débats, vit toutes sortes de spectacles bizarres et écouta avec stoïcisme les plaintes d'artistes indignés par la réduction des aides publiques. Un soir, il l'accompagna à une soirée de théâtre à domicile où elle tenait un grand rôle. Le principe était simple : un appartement privé suffisamment grand pour recevoir une petite troupe de comédiens servait de lieu de spectacle pour une soirée unique. Les propriétaires invitaient une vingtaine d'amis ou de connaissances plus ou moins éloignées. Après la représentation, sans décor, sinon quelques objets amenés par les comédiens, on passait un chapeau où chacun glissait un billet. Un buffet était dressé ; on grignotait des petits fours ; on goûtait des Bordeaux et chacun pouvait à sa guise féliciter les comédiens ou les éviter. Le concept plaisait dans le milieu des intellectuels parisiens. Au lieu de vivre les désagréments des salles inconfortables, le théâtre s'installait au milieu des canapés de cuir, des tapis persans et des appréciations mondaines. L'appartement privé où allait jouer Solène s'y prêtait à merveille : vastes pièces hautes de plafond, marqueteries délicates, larges fenêtres à l'ancienne donnant sur le jardin du Luxembourg. Bernard s'installa au milieu des invités et reconnut plusieurs têtes connues. Quand le salon fut mis au noir, les comédiens entrèrent comme des ombres furtives. On distinguait deux silhouettes proches l'une de l'autre et une troisième à l'arrière-plan plus volumineuse, mais se tenant recroquevillée.

- Il nous comprend, j'en suis sûr, dit la comédienne.

- Ma chère, c'est un orang-outang ! Les singes ne comprennent pas plus les hommes que nous ne comprenons les singes.

À ce moment du dialogue, on monta le variateur de lumière et l'on vit distinctement le troisième comédien grîmé en singe avec un costume monstrueux fait de fausse fourrure orange et muni d'un masque simiesque lui prenant la moitié du visage. Bernard glissa son regard de l'homme-singe vers Solène dont le visage était éclairé par le spot d'une puissante mandarine. Elle jouait avec gravité et transfigurait la scène, recréant dans cet appartement bourgeois le mystère originaire du théâtre. L'action se déroulait à Paris à la fin du XVII^{ème} siècle. Une expédition venait de ramener de Bornéo un orang-outang. Le tout-Paris venait admirer l'animal et dissenter sur sa nature. Les deux comédiens jouaient deux nobles parisiens. Ils se disputaient sur l'humanité du grand singe puis leurs échanges acrimonieux déviaient sur leurs amants et maîtresses. L'effet était facile, la métaphore lourde. Sans l'animal dont les grimaces punctuaient les tirades des deux comédiens et la puissance dramatique du jeu de Solène, la pièce n'aurait pas retenu l'attention. Il y eut des applaudissements polis. Le chapeau passa. Tout le monde se leva. Bernard regarda les invités se déplaçant en tous sens comme des poussières agitées par le déplacement d'air. Il regarda le programme imprimé du spectacle. Une figure monochrome placée en insertion montrait trois chimpanzés accroupis s'épouillant mutuellement en prenant les poux dans la toison de l'autre, puis les amenant entre leurs lèvres comme une nourriture exquise. Il lut la légende : « L'épouillage des chimpanzés est un exemple remarquable d'une fonction biologique nécessaire à l'individu s'érigant en un comportement collectif permettant l'établissement d'un lien social. » Bernard observa les visages des invités en qui il reconnut aisément journalistes, artistes, avocats, universitaires. Personnages unis dans les mêmes certitudes morales, tous se déchirant dans des querelles d'alcôves, les compromissions professionnelles et les calculs de carrière. Oui, se dit Bernard, la pièce dit vrai. Sous le vernis de nos idées, nous sommes restés des

Un amour de saison

singes ! En nous épouillant mutuellement nous supportons notre existence collective. Avachi sur un canapé de cuir noir, sous une toile abstraite et une panoplie d'objets africains, Bernard regardait les frondaisons du jardin du Luxembourg comme un enfant, fatigué du babillement des adultes, se détourne du langage pour s'intéresser au bruit du vent.

*

À Noël, ils partirent au Danemark. L'idée venait de Bernard. Sa lecture de la biographie de Vitus Béring avait fait naître en lui une curiosité pour la vie de l'explorateur danois et il avait décidé d'aller visiter sa maison natale. Les journaux venaient de révéler la restitution tardive au Danemark d'un trésor de guerre nazi comportait un grand nombre de toiles du XVIII^{ème} volées pendant l'occupation allemande. Plusieurs experts estimaient que l'une d'entre elles, peinte par un élève du maître flamand Ludolf Backhuyzen, représentait Vitus Béring enfant. Jusqu'à présent on ignorait tout du visage de l'explorateur car les portraits habituels n'étaient pas de lui mais de son oncle homonyme. La toile venait d'être exposée dans la maison natale de Béring à Horsens, petite ville donnant sur l'océan, où se rendirent Bernard et Solène après avoir passé quelques jours à Copenhague. À l'intérieur de la grosse bâtisse de pierres aux larges fenêtres et au toit massif destiné à protéger la maison des intempéries venues du front de mer, une pièce aménagée en musée se visitait. Une grande toile représentant la famille de Béring prenait une bonne partie du mur et pour l'apprécier dans son intégralité, il fallait prendre un fort recul que ne permettait qu'à demi l'étroitesse de la pièce. Une demi-douzaine de personnages se tenaient au centre du tableau. Une femme et un homme, dans la force de l'âge, aux visages ronds et gras, engoncés dans des costumes

Un amour de saison

d'apparats prenaient la pose en entourant deux jeunes hommes et une jeune fille, ainsi qu'un enfant. En s'approchant au plus près de la toile pour voir l'enfant, Bernard vit un visage poupin aux joues pleines aux traits sans originalité. Mais l'orientation du regard de l'enfant était étrange. Tous les autres personnages plongeaient leurs yeux dans ceux du peintre. Le jeune Béring regardait ailleurs. En suivant la ligne de fuite de son regard, Bernard remarqua un détail figuré par le peintre : une petite fenêtre en œil-de-bœuf à demi-cachée par de lourdes tentures mais où l'artiste avait réussi à trouver la place pour ébaucher les contours d'une grève battue par les vents.

*

Bernard acheta la carte postale représentant la toile et ils allèrent se promener le long de la mer. Ils suivirent un sentier bordé de dunes et atteignirent le littoral. Une mer grise s'étendait devant eux. Solène voulut s'amuser à sauter entre les avancées des vagues. Bernard la regarda courir dans son nouveau manteau jaune qui lui donnait des airs de marin breton. De temps en temps, elle le regardait en faisant de grands signes de la main. Elle semblait si heureuse, si jolie avec sa mèche blonde qu'elle laissait indomptée. . . Peut-être, au fond, est-ce cela vivre ? philosopha Bernard. Une jeune femme au bord de l'océan, jouir de l'insignifiance du badinage, faire l'amour sous les couettes d'hôtel, manger des fruits de mer. . . Oui, sans doute, il ne devait pas perdre cette femme, dernière envolée amoureuse avant que l'âge réduise l'ambitus de ses aventures. Bernard regarda à nouveau la mer et pensa à Béring. Enfant, il avait regardé ce même horizon. . . Bernard se sentit plein d'envie pour cet explorateur du passé, découvreur de nouveaux mondes.

*

Un amour de saison

En revenant du Danemark, ils s'arrêtèrent à Amsterdam. Ils prirent une chambre d'hôtel et ne la quittèrent guère les deux premiers jours. Ensuite, Solène voulut tout voir. Ils passèrent du temps dans les musées, à bavarder, à s'embrasser et boire des *Mojitos* à la terrasse d'un café étudiant placé au bord de l'eau. Un cygne noir, habitué des lieux, vint quémander des quignons de pain qu'il attrapait au vol. Bernard s'inquiéta du présage mais Solène, indifférente, cherchait la meilleure orientation pour entretenir son hâle au soleil d'hiver. Les deux amants étaient détendus, riant de tout. Le dernier soir, Solène désira visiter le quartier rouge, où disait-elle, les prostituées sont en « vitrine ». Bernard fut surpris. Il en avait en horreur le voyeurisme facile et accepta à contrecœur de prendre le chemin du quartier où ils déambulèrent entre les sex-shops au milieu d'une masse de touristes hilares. Solène semblait à son aise et regardait partout. Ils marchèrent dans une rue adjacente moins fréquentée qui s'enfonçait dans la profondeur du quartier. Ils parvinrent dans une ruelle sombre éclairée par l'enseigne lumineuse d'une unique vitrine où était exposée une prostituée dévêtue et munie des gadgets du plus commun imaginaire érotique. Bernard voulut presser le pas. Mais Solène passa lentement devant la glace, ne voulant pas perdre une miette du spectacle. Après avoir dépassé la vitrine, Solène revint en arrière et repassa à nouveau lentement devant la femme enfermée dans sa cage de verre. Stupéfait, Bernard contempla la scène. Les deux femmes se regardèrent dans les yeux et Bernard décela dans le regard de Solène l'ombre d'un sourire. La scène mit durablement Bernard mal à l'aise. Ils rentrèrent à Paris.

*

La lune de miel des complaisances en vanité étant passée, le regard de Bernard sur Solène changea. Lorsqu'elle se maquillait,

elle l'exaspérait. Le soulignement au crayon de la fente de l'œil en une virgule ascendante destinée à lui donner un air canaille ne parvenait qu'à dégrader son visage dans la vulgarité banale. Bernard lui en voulut de ne pas étendre au maquillage la justesse de ton qu'elle montrait au théâtre. Il constata l'écart devenu flagrant entre son talent sur les planches et sa banalité dévoilée. Solène devenait une parmi les autres... Il reprit la lecture de la biographie de Béring. Leurs rencontres s'espacèrent. Solène semblait très prise par des répétitions d'un nouveau spectacle mais en vérité elle s'ennuyait. Ils rompirent. Bernard tenta de renouer. Elle l'évita. Pour la rendre jalouse, il sortit avec une ancienne maîtresse et s'arrangea pour que Solène le sache. En matière d'amour, il est vain de jouer au plus fin avec les femmes. Un soir, à l'Odéon, Bernard vit Solène dans la foule au bras d'un nouvel amant. La jalousie ploya ses dernières résistantes et l'entraîna vers des constats amers qu'il transformait en misogynies ordinaires : l'amour d'une femme est un gouffre pour l'homme... il n'existe pas de prises pour se retenir aux parois... il n'y pas de fond à la déchéance amoureuse... la femme est la chute de l'homme : la vérification est constante, l'apprentissage nul, la récurrence fréquente... Il regardait autour de lui, ses proches, ses amis, ses anciennes maîtresses, couples détruits par l'adultère, abîme des dérives perverses, illusions des amours libertines... Bernard, par ces sentences amères et ces misogynies ordinaires dégradait l'idéalisation de Solène car il est impossible de se séparer d'une femme sans détruire de fond en comble les illusions des premiers jours. Une vilaine protubérance mal placée vint conclure son amour de saison par une phrase définitive qu'il consigna avec délectation dans son journal : « l'amour débute dans l'élation et finit dans les gonorrhées ».

*